

Mikado

Nicolas Dickner

Note : ce texte a été originalement commandé pour les premières Archifictions, une exposition organisée par la Galerie d'architecture Monopoli à l'hiver 2006. On trouvera une version imprimée de ce texte dans le catalogue de l'exposition.

1.

Mon amie Yi Zhuan est une véritable athlète du mouvement perpétuel : au cours des quinze dernières années, elle a changé d'appartement une quarantaine de fois. À ce stade, je suppose que l'on peut carrément parler de nomadisme pathologique.

Elle possède une connaissance proprement encyclopédique des innombrables manières de se loger dans notre chaotique cité : elle a vécu seule, en couple et avec des colocataires, dans des hôtels, dans des squattes, dans des roulottes, dans des baraques centenaires au toit défoncé, dans des HLM et des coopératives, dans des logements microscopiques, dans des lofts démesurés, elle a habité le centre-ville et la banlieue, les quartiers pauvres et les quartiers branchés, des quartiers industriels, des quartiers en voie de disparition et des quartiers qui n'existaient pas encore. Où qu'elle se trouve, il y a toujours un de ses anciens domiciles dans un rayon de dix minutes de marche. Pour Yi, notre ville n'est plus qu'un vaste appartement sans frontières, éparpillé dans le paysage.

Vers deux heures du matin, tandis que nous revenons à pied du centre-ville, elle m'annonce que nous passons à proximité du tout premier appartement qu'elle a habité, en novembre 1991, juste après avoir décampé de chez ses parents : un minable 1 1/2 sans isolation qu'elle a déserté au bout de trois frigorifiques semaines.

– On va jeter un coup d'œil ?, lance-t-elle avec un enthousiasme soudain.

Je hausse le sourcil sans ralentir mon allure. Ce micropélerinage ne m'enchantement guère : il se fait tard, nous avons encore trois kilomètres de marche devant nous et

je sens une crampe en voie de formation dans mon mollet gauche. J'oscille entre un détour de dix minutes et une argumentation de vingt minutes sur le coin de la rue. Faux dilemme.

Le minable 1 1/2 se trouve dans une rue perpendiculaire. Yi ne parvient pas à le localiser du premier coup : il est plus compliqué qu'on ne le croit de retrouver un immeuble habité quinze ans plus tôt. Le quartier a pas mal changé et elle ne se souvient plus du numéro civique (elle a une mémoire déplorable des chiffres). Nous arpentons ce bout de rue plusieurs fois aller et retour, moi qui claudique, Yi Zhuan qui étudie chaque façade avec minutie. Après un certain temps, elle s'arrête devant un minuscule terrain de jeux encastré entre deux édifices.

– C'est ici, marmonne-t-elle.

Je regarde l'endroit, incrédule : Yi a déjà habité un terrain de jeux ? Bien sûr que non, explique-t-elle : le bâtiment a tout bonnement disparu. (Sans doute un incendie, vu le système électrique vétuste qui courait dans les murs de l'édifice.)

– En tout cas, c'était ici même. Pas d'erreur possible. Je reconnais les deux édifices voisins.

Elle s'allume une cigarette. Grésillement sulfureux, boucane bleutée. Elle semble fascinée par les jeux d'escalade prisonniers du grillage. Cet assemblage chaotique de barres d'acier multicolores me rappelle un jeu de mikado géant.

– Tu ne comprendras jamais rien au mikado, rétorque Yi en secouant la tête.

Elle pousse la porte grillagée et pénètre l'enceinte.

À l'intérieur, les bruits urbains se réduisent à une vague rumeur. On entend un grillon, caché dans les mauvaises herbes qui bordent le grillage. Je m'assieds sur le jeu de mikado, qui pousse un petit grincement. Je sens immédiatement la rosée traverser mon pantalon.

Yi Zhuan regarde le sol dans l'espoir, peut-être, d'y découvrir quelque fragment de son passé. Elle ne trouve rien, que des emballages de chocolat et des copeaux de cèdre traités à l'arsenic. Elle y jette sa cigarette à peine entamée, l'écrase du bout du pied, puis éparpille soigneusement les résidus de tabac et de cendre.

– On est bien peu de chose, résume-t-elle.

2.

Aussitôt arrivée chez elle, Yi s'agenouille devant la table du salon et éparpille son jeu de mikado. Elle s'y reprend à deux fois, désireuse d'obtenir un chaos bien calibré, puis elle allume une cigarette, tire une bouffée consciencieuse et entreprend de démêler les bâtonnets.

– Tu ne vas pas te coucher ?

Elle secoue la tête. Lorsque Yi se plonge dans une partie de mikado, impossible de savoir combien de temps durera la descente.

Je vais faire bouillir l'eau pour le thé.

Yi Zhuan vit, avec le mikado, une relation profondément exclusive. Elle joue toujours seule, dans un état quasi hypnotique, sans rien laisser transparaître de ce qui mijote dans les replis de son cerveau. Il lui arrive parfois d'observer le tas durant d'interminables périodes, pétrifiée dans une concentration totale, achoppant sur une situation qui paraît pourtant simplissime à un novice tel que moi. On dirait qu'elle ne cherche pas tant à démêler les bâtonnets qu'à dégager certains agencements précis, des V, des W, des X – voire de mystérieux hexagrammes chinois – fugaces interludes de sens au sein du chaos.

Je me fais infuser une pleine théière de thé noir, malgré l'heure tardive, et m'installe sur le divan. Imperturbable, Yi retire et corde les bâtonnets sur la table, un à un, telles les arêtes d'un poisson imaginaire. Chaque bâtonnet produit sur la vitre un drôle de petit bruit sec.

Je n'arrive pas à comprendre sa passion à l'égard d'un – nommons crûment les choses – banal jeu d'adresse. Quelque chose m'échappe. J'ai consulté plusieurs encyclopédies dans l'espoir de comprendre la signification cachée du mikado, en vain. En dépit de ses consonances nipponnes, ce jeu de bâtonnets provient de Hongrie. Il a été introduit à New York vers 1936 par un architecte aveugle et popularisé peu avant Noël 1945. La stricte hiérarchisation des 41 bâtonnets repose sur le pointage, la couleur et l'essence de bois traditionnellement utilisée : le *mikado* est en noyer, le *mandarin* en cerisier, le *bonze* en chêne, le *samouraï* en hêtre et le *kuli* en frêne. Hormis quelques subtilités, les règlements du jeu se réduisent à ramasser les bâtonnets un par un, sans déranger les bâtonnets voisins. Le joueur qui empoche le plus de points l'emporte (reste à savoir ce que l'on peut remporter en jouant tout seul).

Bref, le mikado n'est, conformément à ses apparences, rien d'autre qu'un jeu.

– Occidental simplificateur, m'a rétorqué Yi lorsque je lui ai exposé ce point de vue. Tu ne comprendras jamais rien à l'esprit asiatique !

Elle aime jouer les Chinoises offusquées même si, en réalité, elle est née au sud-ouest de l'île, juste au bout du canal de l'aqueduc. Je la regarde jouer en sirotant mon thé. Sa concentration est sans faille. Elle ressemble à une aquarelle japonaise au dos d'un vieux calendrier.

Bercé par le bruit des bâtonnets sur le verre, je m'endors assis en indien, ma tasse de thé à la main.

3.

Yi secoue doucement mon bras. J'ouvre les yeux en grognant. Je suis toujours assis sur le divan, là où le sommeil m'a fauché quelques heures plus tôt. Je cherche une horloge du regard. Sur le vidéo clignote un midi permanent.

– Il est cinq heures et demie, annonce Yi.

De toute évidence, elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. Sans me laisser le temps d'émerger, elle expose le fruit de ses méditations nocturnes : elle part sur le champ en pèlerinage et nous sommes, ma vieille Honda et moi, conviés à nous y joindre.

– Un pèlerinage ?, réponds-je dans un bâillement. Ça ne peut pas attendre une case horaire plus décente ?

Inflexible, elle réplique que nous n'aurons pas trop d'une journée entière pour compléter ce pèlerinage-là. Ne trouvant rien d'intelligent à rétorquer, je déplie péniblement les jambes et lance ma carcasse dans cette matinale aventure.

Premier arrêt : ravitaillement caféine et glucose au dépanneur du coin. Le Vietnamien derrière le comptoir semble à peine plus réveillé que moi. Nous échangeons un regard de compassion – comme si en réalité nous étions tous deux prisonniers du fuseau horaire de Saïgon. Yi achète deux muffins aux ingrédients incertains et deux cafés.

Assis à même le trottoir, nous nous partageons les victuailles. Sur les flancs du sac en papier fleurissent des nénuphars de graisse végétale. Le café a un arrière-goût de nuoc mam. Yi hésite entre les bleuets et les graines de pavot, opte plutôt

pour une cigarette. Paquet, briquet, nuage de fumée.

J'examine les muffins, un peu contrarié.

– Allez, explique-moi cette histoire de pèlerinage.

– C'est très simple : nous allons visiter tous les appartements que j'ai habité depuis quinze ans.

Impossible de cacher ma surprise. Yi Zhuan qui retourne sur les lieux du crime ? Ça ne lui ressemble guère. Elle est plutôt du genre à vivre en ligne droite, tête baissée, sans se préoccuper du passé et des factures impayées. Elle jouit, contrairement à la plupart de ses contemporains, d'une immunité totale contre la nostalgie.

Je m'abstiens de tout commentaire. Chacun d'entre nous, après tout, a le droit de se réinventer de temps à autre. Je harponne un muffin au hasard, y mords sans appétit. Toujours cet arrière-goût de nuoc mam.

4.

Nous convenons de procéder chronologiquement, choix irrationnel mais séduisant. Notre chemin de croix comporte 41 appartements, auquel il faut néanmoins soustraire le tout premier (dont nous avons constaté la disparition hier soir) et le tout dernier (qu'elle habite encore) – ce qui donne un grand total de 39 stations.

Yi éprouve, on l'aura noté, de sérieuses difficultés à stagner très longtemps au même endroit. Plusieurs fois par années, peu importe la saison et les conditions météorologiques, elle casse son bail, emballe ses possessions et déménage dans un autre logis, pas forcément plus grand, plus confortable ou mieux situé que le précédent. La logique n'a rien à voir là-dedans. Le déménagement suffit en soi, et elle s'y livre aussi naturellement que l'on se verse un verre d'eau. Son sillage est jonché d'appartements abandonnés, de rues oubliées et de lettres perdues. Chacun sa maladie.

Sanglés dans ma glorieuse Honda pleine de trous, nous dévalons plein sud en direction du premier objectif, sis rue Béthune. L'horloge de bord indique six heures deux. La journée s'annonce longue.

Yi Zhuan est dotée d'une excellente mémoire visuelle. Je n'ai pas garé la voiture

qu'elle a déjà remarqué l'escalier en aluminium plaqué sur le triplex patrimonial, le frêne noir sauvagement émondé, les variations dans le style et la fréquence des marelles dessinées sur le trottoir, les cerisiers en fleurs qui taquinent maintenant les fils électriques et le changement de façade de la quincaillerie *Josh's*, désormais flanquée de la bannière *Hardware Pro*.

Seule différence notable : il ne reste plus la moindre trace de l'édifice que Yi a habité.

Une luxuriante brousse occupe désormais un terrain vague. Il ne reste, sous ce vigoureux feuillage d'asclépiade, de bardane et de sumac vénéneux, pas le moindre vestige de l'édifice. Désintégré. Disparu. Passez muscade.

Yi Zhuan se frotte le nez avec perplexité. En comptant le terrain de jeux de la veille, ça nous fait deux disparitions coup sur coup. Étrange coïncidence.

Je regarde ma montre, essayant de calculer le temps nécessaire pour visiter les 38 appartements restant. Je boirais volontiers un autre café.

5.

Rue Jasmin, nous découvrons un chantier de construction à l'endroit où devrait normalement s'élever un triplex en pierre bicolore avec portes vitrées. Troisième édifice de suite qui manque à l'appel, ça devient louche.

Yi fulmine : quelque chose dans cet univers tente de saboter son pèlerinage.

Interceptée au passage, une vieille dame essaie de se remémorer ce qui est advenu du triplex en question. Elle peine visiblement à se remémorer l'allure du quartier trois semaines plus tôt. Tandis que Yi tente de lui rafraîchir la mémoire en énumérant divers sinistres susceptibles d'avoir entraîné la disparition de l'immeuble – pluie de météorites ? termites acérovores ? horde mongole ? –, j'examine la pancarte annonçant la construction de *Six Condominiums Révolutionnaires*, avec une représentation idéalisée du projet (structures étincelantes, arbres surperbes, ciel bleu).

J'ignore à quoi ressemblait l'ancien immeuble, mais celui-ci apportera une contribution significative à la laideur environnante. Pour l'instant, la façade disparaît sous une couche de *HomeWrap* – du papier d'emballage pour maison. Étrange concept. On dirait une avatar pathologique de l'architecture japonaise traditionnelle,

où les polyéthylènes joueraient le rôle du papier de riz.

Lorsque je retombe sur terre, la vieille dame a continué son chemin.

– Rien pu en tirer, marmonne Yi en s’allumant une cigarette. Elle n’avait même pas remarqué le chantier.

Nous avons un peu d’avance sur notre horaire. Nous achetons un café au Pétro Canada du coin et, assis sur le capot de la voiture, nous observons les gens aller et venir devant le chantier. Tout le monde semble souverainement indifférent à ce qui se trame derrière la palissade de contreplaqué. Ainsi se métamorphose la ville : dans l’apathie générale.

Yi s’allume machinalement une autre cigarette. Elle fume trop. Inutile d’aborder le sujet.

Elle sort de sa poche une poignée de bâtonnets à café en plastique qu’elle a raflés à l’intérieur de la station service, les entasse sur le capot de la voiture et improvise une petite partie de mikado. Pas facile de jouer avec des bâtonnets sans pointes, mais rien n’est à son épreuve.

– Yi, lui demandé-je à brûle-pourpoint, pourquoi as-tu déménagé aussi souvent ?

Question inattendue. Elle siffle une gorgée de café, le regard rivé à son tas de bâtonnets, comme si la réponse s’y trouvait.

– Je me suis souvent demandé, répond-elle enfin, comment on peut oublier l’apparence d’un lieu familial. As-tu noté à quelle vitesse les gens intègrent les changements autour d’eux ? Pas la moindre mémoire spatiale. Rase un quartier chinois pour faire passer une autoroute et, trois semaines après, plus personne ne se souviendra des « types aux yeux bridés qui habitaient là *autrefois*... »

J’attends la suite de la réponse, mais il n’y a pas de suite. Yi catapulte son mégot en orbite, balaye les bâtonnets du revers de la main et retourne s’asseoir dans la voiture, signe que nous reprenons la route illico.

Je me demande pourquoi je persiste encore à lui poser des questions.

6.

La journée avance et notre pèlerinage se poursuit sans plus de succès. Jusqu’à

date, nous n'avons trouvé qu'un entrepôt, un stationnement et deux terrains vagues. Les édifices disparaissent à toute allure, dans cette ville.

Yi a reporté notre trajet sur une vieille carte de Montréal dénichée sous la banquette et, chaque fois que nous visitons un de ses anciens domiciles – ou plutôt, chaque fois que nous visitons l'endroit où devrait normalement se trouver un de ses anciens domiciles – elle trace une petite croix en soupirant.

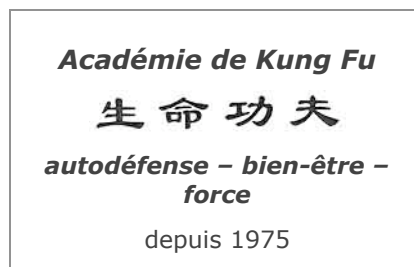
Midi approche et je propose de casser la croûte, mais Yi secoue vigoureusement la tête.

– Pas le temps, répond-t-elle.

Nous remontons la rue Alain-Grandbois, en bordure de la zone franche New Saigon, lorsque Yi pousse un cri de victoire. Voici enfin un édifice qui a eu l'élémentaire décence de ne pas s'évanouir dans le néant! Vu les circonstances, cette banale découverte prend des allures miraculeuses – et eut égard à la faim qui rugit dans mon ventre, je conclurais facilement à un mirage.

Par acquis de conscience, je vais tâter la brique. Froide, rugueuse et bien tangible.

L'édifice jouit maintenant du zonage commercial et d'une fenestration à l'avenant – regrettable rénovation, explique Yi, puisque les anciennes fenêtres à guillotine étaient bien plus belles. Au-dessus des vitrines trône une pancarte en plexyglass d'un jaune criard :



– Depuis 1975 ?!, s'écrie Yi Zhuan. Ils veulent rire ? J'ai habité ici en 1997 !

Elle est outrée. La disparition pure et simple de l'édifice aurait été, en fin de compte, moins choquante que ce révisionnisme éhonté. J'entrevois pour ma part une explication plus simple : l'école, effectivement fondée *ailleurs* en 1975, peut avoir

déménagé ici au cours des dernières années – mais cette interprétation ne vient manifestement pas à l'esprit de Yi. Poings serrés, elle traverse la rue et ouvre la porte d'un vigoureux coup de pied.

Craignant qu'elle n'aille chercher noise à un maître de kung fu, je lui emboîte le pas.

J'entretenais, je l'avoue, une image plus romantique des écoles d'arts martiaux. J'imaginai un lieu proprement insulaire, avec sa sous-culture, ses codes culturels, son atmosphère d'association clandestine. La réalité me frappe par son excessive banalité : tapis industriel gris, râteliers d'armes en plastique, effluves de sueur et de détergent industriel. Pas une seule affiche de Bruce Lee scotchée aux murs. Une douzaine d'hommes d'affaire en kimono pratiquent un kata au fond de la pièce, à des années lumières de nous.

Tétanisée à la frontière du tatami, Yi examine la pièce.

– Ils ont tout vidé !, souffle-t-elle enfin. C'était un de mes plus beaux appartements. Planchers en bois franc, moulures de douze pouces, bibliothèques encastrées, plafonds gaufrés en écailles de dragon.

Dans sa voix perce l'indignation d'un conservateur de musée observant les barbares débarquer en ville.

– Ils ont même enlevé les cloisons ! Avant, le corridor passait juste ici. Le salon était à droite. Ensuite la chambre d'ami, la cuisine. Il y avait une grande salle de bain dans ce coin-là, derrière le bureau et la chambre à coucher.

Au fond de la pièce, les gaillards en kimono miment un vaste carnage dans le plus profond silence. Un asiatique sort du secrétariat, petit, affable et sans aucun doute redoutable. Il s'approche en ligne droite, violant plusieurs cloisons imaginaires, et esquisse un imperceptible hochement de tête.

– Je peux vous aider ?

Accent non-identifiable. Né à Shanghai, élevé à Toronto, déménagé tardivement à Montréal.

– Aah vous, l'apostrophe Yi d'une voix épuisée. Est-ce que vous existez, au moins ?!

Pris au dépourvu, le type cligne poliment des yeux. Il s'attendait plutôt à une question sur les tarifs d'inscription, le port du kimono ou les modalités de paiement.

Il s'incline légèrement, comme s'il avait reçu un petit coup au ventre, et souffle une réponse ambiguë :

– *Mu.*

Ce qui ne signifie apparemment ni oui, ni non, mais constitue plutôt une élégante manière de nier l'existence même de la question.

De toute façon, Yi a déjà décampé, et moi aussi.

7.

À la tombée de la nuit, essouffés et crasseux, il nous faut admettre l'aberrante évidence : tous les anciens appartements de Yi Zhuan, sans la moindre exception, ont été rayés de la surface de cette planète. À la place, il ne reste que :

5 stationnements

13 nouveaux complexes de condominiums modernes (dont 6 encore en chantier)

1 terrain de jeu

2 jardins communautaires

3 entrepôts

5 terrains vagues (avec un vaste inventaire de plantes sauvages)

2 garages privés

2 squattes

5 ruines

sans oublier 1 école de kung fu.

Quant au dernier appartement, que Yi a quitté trois mois plus tôt, il a tout bonnement brûlé. Sans même débarquer de la voiture, elle jette un regard morne sur les décombres. L'incendie date d'une semaine tout au plus et l'air empesté encore le charbon de bois à plein nez.

Une excavatrice stationnée sur le trottoir suggère que, très bientôt, la liste des disparitions s'enrichira d'un autre terrain vague. Ou bien d'un chantier de construction. Ou d'un stationnement.

Le vide fait preuve, en fin de compte, d'assez peu d'imagination.

8.

Les ruines dégagent une odeur caractéristique, composée de poussière de plâtre et de béton, de colle à tapisserie, de particules de bois, de cuivre et de plomb, de moisissures et de goudron, sans oublier les couches de crasse accumulées entre les solives, au dessus des meubles, dans les coins, derrière la tuyauterie, au fond des garde-robes.

Nous sommes peu familiers avec cette odeur, en Amérique du nord. Aucune guerre n'a rasé nos villes. Nous n'avons subi ni les bombardement, ni les barbares, ni les chars d'assauts. Un séisme nous éprouve de temps à autre, mais aucune destruction à grande échelle ne s'est jamais produite sur notre territoire. Les seules occasions où nous pouvons humer le parfum âcre des ruines sont les démolitions de bâtiments vétustes, les expropriations et les Actes de Dieu – aussi n'est-il pas surprenant que nos virginales narines soient incapables de l'identifier.

Yi et moi échangeons un regard intrigué, incapables de déterminer ce qui a changé au juste dans l'air ambiant. Comment pourrions nous imaginer qu'un immeuble pulvérisé flotte autour de nous, s'engouffre par les fenêtres grandes ouvertes de la Honda ?

Nous ne remarquons les gyrophares qu'en tournant le coin. Yi se dresse sur son siège. La rue est barricadée peu avant son appartement. Je dénombre, à vue de nez, trois camions de pompier, une demie douzaine de voiture de police et deux ambulances. Je donne un coup de volant à droite, saute le terre-plein et stationne la voiture en travers du trottoir.

Yi détail sans refermer la portière et disparaît aussitôt entre les attroupements de curieux.

Je la rattrape à quelque cinquante mètre de la porte de son appartement, empêtrée dans un ruban de plastique jaune. L'odeur de ruine est suffocante : une fine poussière recouvre tout ce qui nous entoure, l'asphalte, le gazon, les feuilles des arbres, les voitures, comme le Vésuve venait d'entrer en éruption dans le voisinage.

À cette distance, difficile de déterminer ce qui se passe au juste. Devant l'édifice où habite Yi, éclats de verre et débris jonchent le trottoir. Nous interrogeons les gens autour de nous, mais personne ne peut nous fournir d'explication précise. On parle d'attentat, d'Al-Qaida et de fuite de gaz.

Soudain, une main se pose sur l'épaule de Yi.

- Tu es là !!

Il s'agit de la voisine de palier, vêtue d'un absurde pyjama de soie à motifs de lotus, flanquée de deux policiers. Ils braquent leurs lampes de poche sur Yi, visiblement soulagés de pouvoir retirer un nom de la liste des personnes disparues. En un tournemain, ils vérifient son identité et avertissent leurs collègues par radio.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- L'édifice s'est effondré.

- Il y a des blessés ?

- On ne sait pas encore.

Au moment de la catastrophe, la voisine était sortie acheter du lait de soya chez le vietnamien du coin. Encore tremblante, elle jure de faire encadrer cette providentielle pinte de lait et de lui vouer un culte.

Nous contournons le périmètre de sécurité afin de trouver un meilleur point de vue sur l'épicentre. Les murs ne tiennent debout que de justesse. Tout ce qui se trouvait à l'intérieur - cloisons, meubles, objets de la vie quotidienne, bouquins et possiblement quelques malheureux locataires - se réduit maintenant à un simple tas de gravats, niveau rez-de-chaussée. Qui croirait que le contenu de six appartements puisse occuper un volume aussi restreint ?

En nous plaçant vis à vis de la porte d'entrée, nous jouissons d'une perspective troublante sur le tas de débris, d'où pointent, ça et là, des solives cassées, des poutres, des bouts de tuyaux. Sinistre mikado grandeur nature.

9.

Assis au comptoir des Délices du Tonkin Inc., nous réfléchissons à la situation.

À vrai dire, nous n'y réfléchissons pas vraiment. Pour ma part, tête vide et yeux clos, je bois à petites gorgées ma soupe au jarret de bœuf saignant. Yi, quant à elle, s'est bricolé un mikado de fortune avec le contenu du pot de baguettes - une idée que la serveuse considère d'un très mauvais œil - et elle s'affaire à démêler le tas, minutieuse et concentrée.

Ses possessions terrestres se résument désormais à un porte-monnaie (vide) et

aux vêtements qu'elle porte (sales). Tout le reste repose sous deux mètres de débris. Elle ne souscrivait évidemment à aucune assurance-catastrophe, mais ça ne semble pas la préoccuper outre mesure : elle libère méthodiquement les baguettes et les dépose dans le pot.

Près de nous, prisonnières de leur aquarium, une douzaine de carpes monstrueuses tournent en rond.

– As-tu déjà imaginé ce qui adviendrait de tes objets après ta mort ?, demande Yi sans quitter son mikado des yeux.

– Mes objets ?

– Oui, ta chemise préférée, ton canif suisse, tes livres de poche, tes insupportables disques de musique cajun. Tout le petit tas de matière que tu as ramassé autour de toi en grattant la surface du sol.

Non, je n'y ai jamais vraiment pensé – et, à vrai dire, je ne vois pas où elle veut en venir.

– En fin de compte, explique-t-elle, les déménagements ressemblent beaucoup à la mort. Des inconnus prennent ta place, dispersent tes objets, les jettent aux poubelles, les revendent, les échangent, les brûlent – et dans l'espace de trois semaines, il ne reste plus aucune trace tangible de ton passage sur cette planète, à part des rognures d'ongles dans les fentes du plancher.

Une minute de silence. Le tas de baguette diminue peu à peu.

– Est-ce que tu as l'impression que j'ai déménagé trop souvent dans ma vie ?

– Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

– On pourrait prétendre que j'ai de la difficulté à m'attacher à un lieu.

– On pourrait le prétendre, en effet.

– C'est ton opinion ?

Je fais une moue. Yi continue de démêler son mikado pendant une minute ou deux, de plus en plus vite. Les baguettes tombent dru dans le pot. À la fin, il n'en reste qu'une paire sur le comptoir ; elle les glisse entre ses doigts et les pointe vers mon bol.

– Tu permets ?

- Je t'en prie.

Du bout des baguettes, elle saisit une pousse de soya et la croque avec une délicatesse infinie, les yeux au ciel. Un sourire apparaît sur ses lèvres et j'ai, soudain, l'inexplicable certitude que plus jamais elle ne jouera au mikado.